

Vieilles plumes, soleils inédits

Roger Fournier, *Le stomboat*, Montréal/Bordeaux, VLB/Le Castor Astral, 1999, 144 p., 14,95 \$.

Roch Carrier, *Une chaise*, Montréal, Stanké, 1999, 120 p., 15,95 \$.

Pierre Gélinas, *Le soleil*, Montréal, Triptyque, 1999, 202 p., 22 \$.

André Brochu

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2000). Compte rendu de [Vieilles plumes, soleils inédits / Roger Fournier, *Le stomboat*, Montréal/Bordeaux, VLB/Le Castor Astral, 1999, 144 p., 14,95 \$. / Roch Carrier, *Une chaise*, Montréal, Stanké, 1999, 120 p., 15,95 \$. / Pierre Gélinas, *Le soleil*, Montréal, Triptyque, 1999, 202 p., 22 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 24–25.

Roger Fournier, *Le stomboat*, Montréal/Bordeaux, VLB/Le Castor Astral, 1999, 144 p., 14,95 \$.

Roch Carrier, *Une chaise*, Montréal, Stanké, 1999, 120 p., 15,95 \$.

Pierre Gélinas, *Le soleil*, Montréal, Triptyque, 1999, 202 p., 22 \$.

Vieilles plumes, soleils inédits

Trois romanciers, chevronnés de pied en cap, mettent en scène le passé sous le déguisement du présent. Parfois avec un étrange bonheur...

ROMAN
André Brochu



LE ROMAN DU TERROIR N'EST PAS MORT. Autrefois lieu d'expression des valeurs les plus édifiantes, il est maintenant envahi par un curieux mélange de primitivisme et de modernité, sur les plans tant moral que matériel.

La Scouine ressuscitée

Tel est le cas, du moins, du *Stomboat* de Roger Fournier. Le « bateau à pierres » qui donne son titre au roman, cette plateforme mobile qui servait à l'épierrage des champs, symbolise une relation étroite avec la terre, la nature et les instincts qui sommeillent au plus profond de la conscience. Il y a quelque chose de lourd chez les ruraux que nous peint Fournier, et cette lourdeur tient notamment aux épais nœuds affectifs qui, à la faveur des souvenirs porteurs d'événements extraordinaires, libèrent une émotion ravageuse.

Pourtant, ces paysans ou demi-paysans sont bien de leur époque. Ils regardent la télévision, envoient leurs enfants à l'école par l'autobus scolaire, les inscrivent dans des camps de vacances, conduisent des machines agricoles dernier cri, sont même frottés de psychologie. Renaud, le protagoniste-sujet, est parfaitement conscient de son état de détraqué, lui qui a été la victime d'une mère tôt séparée de son mari infidèle et rendue hargneuse pour la vie.

La protagoniste-objet, Sawinne, pourrait être décrite comme une résurrection de la première paysanne naturaliste de notre littérature, que son nom rappelle d'ailleurs : la Scouine, d'Albert Laberge. Sawinne est à la fois Scouine et *swine* (porc)... Certes, elle est belle et grassouillette, et cultive vigoureusement les joies de la chair. Une Scouine attirante et non dépourvue de générosité. Or, elle vit son plus grand amour, sa seule passion véritable, avec son oncle Norbert, se fait faire un enfant par un autre oncle, est l'objet d'une tendresse excessive de la part de Josué, son père ; et comme, par jalousie, Josué a tué Norbert, elle se venge : elle plante une fourchette dans les deux yeux de l'auteur de ses jours !

Fille de l'Amérindienne qui a détrôné la femme légitime de Josué (pour disparaître aussitôt), responsable de la déchéance de son père

qu'elle a rendu aveugle, Sawinne attire sur elle la vengeance de son demi-frère, Renaud, et de sa belle-mère, Josette, qui se liguent contre elle et la tuent. Le *stomboat* sert à transporter le corps. C'est là tout son office, car le symbolisme, chez Fournier, tourne court. Il en va ainsi de l'analyse des êtres ou de la description des choses. On a constamment l'impression d'un schématisme de l'écriture, qui donne à tout un style caricatural. Les évocations de l'acte charnel sont d'une plate crudité, et même la cruauté censément « diabolique » (p. 64) des personnages fait sourire. Chez Fournier, on se tue à la fourchette ou au couteau à boucherie¹ (voir les suicides « mutuels » de Josué et de son frère Michel).

Ajoutons à cela des réflexions profondes (de quelques millimètres) sur le mal ou sur le monde, tel : « Le monde entier est assis sur un immense *stomboat*, et c'est l'être humain qui le tire vers le néant » (p. 139), et on prendra la mesure d'un roman du terroir moderne, certes, mais aussi creux que *Restons chez nous !* ou *L'appel de la terre*, de Damase Potvin.

Une écriture berceuse

Chez Roch Carrier, on trouve aussi la confrontation entre modernité et tradition, mais elle est mise en scène de façon beaucoup plus convaincante.

À quoi tient le pouvoir d'envoûtement de *La chaise* ? À l'écriture, bien entendu. Car ce « roman » qui en est si peu un, qui est plutôt une suite d'évocations autobiographiques centrées sur la figure de la grand-mère de l'auteur, fait revivre avec beaucoup d'art et de sensibilité une époque révolue. L'assise, peut-on dire, de l'évocation est une chaise berçante, grossièrement façonnée par Anatole, le grand-père beauceron, pour son Odélie avec qui il vient d'emménager au fond des bois. Mais Odélie ne reste pas passive sur son siège. Elle se berce à toute volée, et c'est sur ce navire presque aérien² qu'elle traverse le temps, tout en témoignant de la très grande noirceur de l'existence qu'elle a vécue.



Et l'auteur témoigne avec elle, s'indignant de l'immense injustice subie par ces âmes droites et intelligentes du passé, que le contexte social (et, disons-le, national) a condamnées à l'ignorance et « aux travaux forcés » (p. 106). La religion occupe une bonne place au banc des accusés, mais elle n'est pas la seule coupable, et l'élite intellectuelle était sans doute elle-même responsable de la parcimonieuse diffusion des connaissances. De là la colère de l'écrivain « contre les responsables de ce grand malheur d'un petit peuple qu'on a voulu ignorant pour le garder soumis » (p. 36).

La vie âpre avait malgré tout ses moments de grâce. On les trouve surtout du côté de la parole. En butte à tous les malheurs possibles, Odélie se plaignait très volontiers, mais dans un langage d'une extraordinaire vitalité que son petit-fils se plaît à célébrer, le rapprochant de la verve de Rabelais et de Montaigne, remontant plus loin encore dans la mémoire de la langue. « Trou du cul d'un ver à pattes ! » — tel était le juron préféré de la bonne vieille. Les mots les plus pittoresques, parfois aussi éloignés des étymologies que les forgeries de Gauvreau (tel ce synonyme de *fracassé* : *morquaquequassé*, dont les deux dernières syllabes livrent sans doute le sens), se succèdent joyeusement dans sa conversation. Roch Carrier n'évite pas toujours la complaisance, fait penser à Adjutor Rivard quand il décrit la charrette d'Anatole avec les mots sacrés de l'artisan, au Pierre Huneau d'Yves Thériault³ se gargarisant de vocables savoureux ou à Antonine Maillat quand il fait référence à Rabelais. Mais à travers ces petits pillages, il est profondément lui-même, et c'est en poète, en conteur, en romancier tout ensemble qu'il nous communique son émotion devant le passé qui l'habite, un passé plus présent que le présent parce qu'il donne un sens à ce qui, sans lui, n'en aurait plus.

Rien de plus simple qu'une fruste berçante, et rien de plus simple non plus que ce livre qui lui rend hommage ; et pourtant, le lieu commun est presque toujours évité. Une voix, combien chaleureuse, parle du temps, de l'infini, de la nuit dont on finit bien par sortir et de toute l'ombre qui, à coups de mots miraculeux, éclaire l'avenir.

Un roman étonnant

Avec beaucoup plus d'aplomb que le stomboat de Fournier, le soleil fait régner, sur le roman de Pierre Gélinas, une présence symbolique qui assure la profondeur du sens. Le fait est d'autant plus méritoire qu'il s'agit d'une fiction politique, comme il s'en écrit si peu au Québec, surtout depuis la fin des années soixante-dix et la prétendue « mort des idéologies ». Genre difficile entre tous, le roman politique risque fort de passer avec l'époque qui le suscite. Il n'accède au succès durable que par le travail de l'écriture : je pense à *La condition humaine*, de Malraux, ou, à un moindre degré, aux *Mandarins*, de Simone de Beauvoir, qui comptent parmi les grandes réussites de ce type de romans dans le domaine français. Au Québec, *Le soleil*, de Gélinas, deuxième d'une trilogie dont le premier volet s'intitule *Les neiges* (1996), est certainement une œuvre des plus dignes d'attention.

Nourri des expériences de l'auteur, homme d'action qui fut membre de la direction du Parti communiste canadien dans les années cinquante, homme de lettres aussi qui publia deux romans au tournant de la Révolution tranquille⁴, *Le soleil* évite tous les traquenards d'une

fiction engagée qui reproduirait tels quels les débats politiques du présent ou du passé. Le romancier transforme la problématique, imagine un modèle qui présente l'avantage de rappeler avec précision toutes sortes d'aspects de la vie politique des dernières années tout en déplaçant les enjeux, de façon à ne jamais tomber dans le pamphlet.

Le coup de maître ici consiste à opposer un parti gouvernemental, qui défend les valeurs démocratiques tout en satisfaisant ses mesquins intérêts de classe, et un mouvement fascisant, xénophobe, pourtant aligné sur un idéal de justice conforme aux intérêts populaires. Ce n'est donc pas le combat des bons contre les méchants, selon le manichéisme si fréquent dans le récit des affrontements politiques, mais une histoire collective complexe, constamment évoquée à partir des histoires individuelles et qui s'alimente à une sorte d'*esprit du temps* (symbolisé par les mouvements sous-jacents d'une saison, l'été, qui impose la toute-puissance du soleil) que l'auteur évoque avec intelligence, sinon toujours avec clarté.

Rien d'un roman léger, de fait. Aucun humour pour tempérer la vérité. Mais le lecteur patient sera récompensé par une vision des choses humaines, sociales et politiques d'une rare densité.



1. Couteau, fourchette... Ils annoncent peut-être symboliquement le meurtre final, dont les armes sont les mains (« [...] aussi rapidement que Sawinne avait planté la fourchette dans les yeux de son père, Renaud enfonça deux doigts dans les yeux de sa partenaire », p. 135 — les mains sont des fourchettes dont les dents sont les doigts) et le membre viril (lame) : poussé par Josette, belle-mère de tous les deux, Renaud étrangle Sawinne tout en la pénétrant !
2. Carrier ne répugne pas aux métaphores baroques, qui ont chez lui le charme d'une certaine naïveté.
3. On décèle aussi le souvenir des *Commettants de Caridad* dans la situation du narrateur qui, sous le ciel du Mexique, salue son passé avec des apostrophes espagnoles et des rasades de bon vin.
4. *Les vivants, les morts et les autres*, Montréal, Cercle du livre de France, 1959, et *L'or des Indes*, même éditeur, 1962. Le premier a remporté le prix du Cercle du livre de France. Je signale que l'auteur fuit la publicité avec le même entêtement que Réjean Ducharme, et que son nom ne figure pas dans les dictionnaires de littérature courants.



Nous sommes fiers d'avoir imprimé cette revue avec notre nouveau système de gravure directe des plaques.

358, rue Guimond, Longueuil
(Québec) J4G 1R1
Tél.: (450) 670-9494
Fax : (450) 670-2400
Courriel : viad@total.net

